

de ces harmonies saisissantes qui ne peuvent être que l'écho d'une âme à laquelle le Créateur a donné ce *mens divinius* qui fait chanter les poètes.

Ce n'était plus la modeste jeune fille, c'était l'artiste qui se révélait. On le sentait, on le comprenait de cette vague perception qui emprunte de ses réticences mêmes je ne sais quel charme mystérieux.

Emma Lajeunesse était déjà, à cette époque, d'une force remarquable sur le piano. Elle commençait maintenant à comprendre la portée de ses travaux, et elle s'appliquait à l'étude de son instrument avec autant de zèle que d'intelligence. Elle se livrait même au travail de la composition, et ses compagnes se rappellent encore certaines "Variations" sur le *Home, sweet home*, que leurs jeunes imaginations mettaient bien au-dessus de celles de l'immortel Thalberg.

M. Lajeunesse était un des professeurs de la maison. Il partageait cette tâche avec M. Gustave Smith, un de nos musiciens les plus érudits.

Il nourrissait dès lors le projet de passer en Europe avec sa fille, pour lui faire entendre les œuvres des maîtres et la mettre sous la direction d'un professeur de renom. Il avait même été question, à Montréal, d'une souscription organisée dans le but de subvenir aux frais de voyage et d'études de la jeune musicienne sur le continent européen. On considérait la chose au point de vue de l'honneur national. Nous ne saurions trop dire pourquoi ce projet n'a pas eu de suite. Il nous semble, cependant, que ceux qui l'avaient formé n'étaient pas dans le tort, l'événement, du moins, leur a donné raison.

Quoi qu'il en soit, et comme dans toutes les choses humaines, d'ailleurs, les avis étaient partagés. On argumentait de part et d'autre. La discussion devint même publique et se fit jour dans les feuilles de la ville, notamment dans *l'Ordre*, si nos souvenirs ne nous trompent pas.

Notre intention n'est pas de ramener devant nos lecteurs un sujet qui a déjà donné lieu dans le temps à trop d'explications acrimonieuses; mais nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer combien, souvent, il est imprudent de venir, pour des motifs honnêtes sans doute, mais certainement indiscrets, se jeter en travers d'un bon mouvement, ou enrayer un projet qui, pour ne pas donner la certitude immédiate du résultat attendu, ne peut cependant faire tort à personne. Dans le doute, il vaut mieux s'abstenir, c'est la maxime de la Sagesse. M. Lajeunesse fut probablement découragé par ces difficultés, et crut qu'il perdrait à les vaincre un temps précieux.

Dans tous les cas, il avait une foi inébranlable dans l'avenir de sa fille, et il prit un moyen terme qui trancha la difficulté.

En 1864, il partit avec sa famille pour les Etats-Unis et alla s'établir à Albany, capitale de l'Etat de New-York. C'était déjà un horizon plus large et un acheminement vers un théâtre plus proportionné à l'étendue de ses espérances.

Les premiers temps furent difficiles sur la terre étrangère, mais Emma Lajeunesse avait déjà un mérite qu'il était difficile de ne pas remarquer. Elle trouva, d'ailleurs, dans l'évêque d'Albany, Mgr. Conroy, un protecteur plein de bienveillance. Emma Lajeunesse avait également été protégée par M. Olivier Houle, mort à Albany, le 25 février 1875. Il lui fit avoir des leçons dans le couvent de cette ville; elle

obtint, en outre, par son entremise, une place d'organiste et de premier soprano dans l'église de St. Joseph. Elle ne put toutefois garder son orgue que pendant un an. Ce travail trop fatigant pour sa constitution délicate, compromettait sa santé à un tel point qu'elle dut y renoncer.

Mais elle continua à tenir son emploi de premier soprano et, chaque dimanche, son chant remarquable attirait à l'église une foule inaccoutumée et empressée que la seule piété n'y aurait probablement pas conduite.

Emma Lajeunesse se rappelle ces jours parmi les plus heureux de son existence, et les grandes émotions qu'elle a éprouvées sur les théâtres d'Europe sont encore impuissantes à effacer le souvenir de ces fêtes religieuses dont le charme, quoique lointain, vit encore tout entier dans son cœur. Le nom qu'elle a pris, d'ailleurs, dit assez quelle touchante mémoire elle garde de cette première période de sa vie d'artiste.

Après un séjour de plusieurs années à Albany, M. Lajeunesse, avec ses économies et celles de sa fille, et à l'aide d'un concert où la population de la ville s'affirma avec une libéralité enthousiaste, se trouva en moyens de passer en Europe.

Emma Lajeunesse avait d'ailleurs rencontré dans madame la baronne de La Fitte une protectrice qui lui fut d'un grand secours dans cette entreprise difficile.

Voilà donc notre jeune musicienne rendue dans cette grande ville de Paris, berceau des arts, terre promise des chanteurs, foyer resplendissant où convergent tous les talents, et d'où repartent les réputations établies, comme autant de rayons chauds et lumineux qui vont répandre par le monde les lueurs et la flamme du génie.

Elle y trouva, dans sa retraite, Duprez, le roi des ténors, qui se consolait de la perte de sa voix en consacrant au service du talent novice encore les fruits de sa glorieuse expérience.

Le maître vit de suite qu'il avait sous la main un sujet précieux, une future étoile, comme on dit en termes du métier.

— Vos nerfs ne sont pas assez solides pour parvenir avec le piano, lui dit-il, surtout avec le piano comme on le traite de nos jours. Vous êtes née rossignol, suivez les instincts de votre race, noblesse oblige.

La jeune fille a eu foi dans la parole du grand ténor: qui oserait dire, maintenant qu'elle n'a pas eu raison.

Pendant près de deux ans elle survit avec zèle les leçons de Duprez; puisant les enseignements de cette bouche même qui avait fait délirer tout Paris. En dehors de son travail réglé, elle écoutait, elle comparait, elle butinait partout et goutte à goutte, les inspirations de l'art sur les pages brillantes des maîtres, comme l'abeille butine son miel sur les fleurs choisies d'un parterre.

C'est là qu'a commencé sa vie véritable; c'est à ce contact que son âme sympathique a laissé entrevoir l'étoile sacrée qu'elle recelait.

Après avoir donné à son élève tous les secrets de son art, Duprez comprit qu'il devait l'envoyer à un maître spécial pour la perfectionner et la préparer au grand avenir qu'il entrevoyait pour elle.

(A continuer.)